

LE  
COSTUME AU THÉÂTRE  
ET A LA VILLE

Revue de la Mise en Scène

PAR

MM. MESPLÈS ET RENÉ-BENOIST

Paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque Mois

AVEC CINQ AQUARELLES ENCARTÉES DANS LE TEXTE

Prix : par an, 60 fr.; six mois, 32 fr., port en sus.



PARIS

A. LÉVY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE LAFAYETTE, 13

1888

LE  
**COSTUME AU THÉÂTRE**  
 ET A LA VILLE

REVUE DRAMATIQUE

A la Comédie-Française : LA SOURIS. — A la Porte-Saint-Martin : LA TOSCA.

A l'Odéon : BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN.

C'est La Bruyère qui a dit : « Il n'est pas si aisé de se faire un nom par un ouvrage parfait que d'en faire valoir un médiocre par le nom qu'on s'est déjà acquis. »

M. Édouard Pailleron peut donc dormir tranquille : si sa nouvelle comédie ne semble pas devoir ajouter beaucoup au renom envié et mérité qu'il s'est conquis dans les lettres contemporaines, elle n'est pas non plus, en revanche, pour en diminuer l'éclat, et elle bénéficie des vieux succès de son père. Elle n'en est pas indigne d'ailleurs, — et a pour cela ses raisons... Son point de départ est celui de *l'Age ingrat* ; — deux de ses personnages au moins et plusieurs de ses épisodes offrent une analogie frappante avec *le Monde où l'on s'ennuie* ; — et elle aboutit enfin au dénouement retourné de *l'Étincelle*, au moyen d'un troisième acte dont les deux scènes principales correspondent exactement aux deux situations capitales de ce dernier petit chef-d'œuvre. — Voilà pourquoi elle nous a tous un peu déçus, pour employer un euphémisme, tout en nous plaisant par maints détails.

Faite d'éléments disparates et connus, que personne ne s'attendait à retrouver reliés par leur auteur commun, *la Souris* est, en effet, plus une façon de mosaïque qu'une nouvelle œuvre d'imagination. On s'est donc un peu étonné de voir M. Édouard Pailleron continuer de vivre sur son vieux fonds et puiser sans vergogne dans ses anciens ouvrages pour faire celui d'aujourd'hui qui, malgré de fines qualités, ne les vaut à nul égard... Certains coins en sont jolis ; mais l'ensemble laisse à désirer.

Max de Simiers a quarante ans. Il a vécu, beaucoup vécu, de toutes les manières du monde, — de la pire ou de la meilleure, selon ce que vous voudrez, — et a rencontré peu de cruelles. Sa glace, un jour, lui a montré une ride. Il a entrevu la vieillesse. Et, à maints symptômes, il en a senti l'approche... Les femmes, qu'il croit connaître, pour avoir « fait », dit-il, — sa carrière de l'amour », l'ont éclairé là-dessus... Plus de ces émois

d'autrefois chez les nouvelles présentées ; plus de ces flatteuses comparaisons, de ces ressemblances avec les jeunes camarades, cherchées et discutées par elles... Et, dans la bouche des autres, des anciennes amies, le mot, le terrible mot : « C'est très drôle ! vous ne changez pas ! » qui marque si bien que votre temps est fait... Et puis de la morale, beaucoup trop de morale, dès qu'il veut devenir dangereux : « Soyez sage, Monsieur de Simiers », ou : « Mon bon Max, restons amis !... » Enfin, — le dernier coup, celui-là, — un bout de dialogue surpris au sortir d'un bal, dans la demi-lueur de l'aube naissante, entre deux petites emmitouflées qui descendaient l'escalier derrière lui : « Il devient vieux jeu, le marquis !... » Ma foi ! il n'y a plus tenu, — et s'est venu terrer aux champs.

Il y a retrouvé tout de suite une vraie amie, la comtesse Clotilde Wojska, la jeune et très jolie femme d'un ancien compagnon de fête, que la débauche a rendu fou et qui attend la mort dans une maison de santé. Depuis quinze mois entiers, Clotilde, jetée jadis par l'amour entre les bras de Wojski et un instant mêlée par lui, lors de leur bizarre lune de miel, à son existence brûlée, est venue cacher la honte ou le dégoût de sa vie manquée dans le chalet que sa mère, M<sup>me</sup> de Moisand, habite, aux bords de la Loire.

Là vit, avec elles deux, M<sup>lle</sup> Marthe de Moisand, la fille « du premier mariage du second mari » de M<sup>me</sup> de Moisand, — la Souris, comme on l'appelle, pour ce que, toute timide, fraîche échappée de couvent, ne se sentant point aimée de sa belle-mère, elle fait le moins de bruit possible, se coule petite le long des murs et tâche de faire oublier sa présence... Humble et effacée qu'elle est, on a pourtant rêvé de marier cette mignonne à l'ancien beau, Max de Simiers... — De qui vint l'idée ?... Du bon curé de l'endroit — (rien de l'abbé Constantin)... Fin comme l'ambre, ce digne prêtre, que nous ne verrons pas d'ailleurs, et qui se mêle d'étranges choses, s'est avisé un beau matin que Max a « des allures » au-

156  
Rue de Rivoli

**Des ENFANTS**  
 LES PLUS VASTES  
 DE  
 PARIS

**MAGASINS DE JOUETS**

**LE COTILLON**  
*Accessoires pour la DANSE*  
 300 FIGURES NOUVELLES ET INÉDITES  
 Vente et Location pour Paris et la Province

**SPÉCIALITÉS D'ACCESSOIRES**  
 POUR THÉÂTRES ET TRAVESTISSEMENTS

Manuel illustré de la Danse  
**LA PAVANE**  
 Edition en noir, 4 fr. — Edition en couleurs, 5 fr.

Manuel de la Danse  
**LE COTILLON**  
 Prix, 2 fr. — Illustré en couleurs, 3 fr.

PRIX FIXE

Exécution de tous modèles sur commande

**CHAPPELLIER-BLAIN**  
 63, Rue Richelieu  
 PARIS

**PERRUQUES HISTORIQUES**  
 Pour Costumes et Théâtres  
 Inventeur des célèbres  
**FARDS D'ASIE**

**DELPHINE BARON**  
**COSTUMES HISTORIQUES**  
 FANTAISIE  
 6, B<sup>d</sup> des Italiens, PARIS  
 Ci-devant, 112, rue de Richelieu

**D. BOR** 19, Rue Richelieu  
 PARIS  
*Fournisseur de l'Opéra*

**SPÉCIALITÉ**  
 DE  
**CHAUSSURES** historiques

**LEBLANC-GRANGER**  
**Richard GUTPERLE, S<sup>r</sup>**  
 FOURNISSEUR DE L'OPÉRA  
 ET THÉÂTRES ÉTRANGERS  
 Armes, Armures, Bijouterie pour Théâtres  
 Boulevard Magenta, 12  
 PARIS

**MACHINES A COUDRE**  
 Filatures suisses  
 Boutonniers  
 La Maison N. B.  
**MOUSSET** (27, rue  
 Vieille-du-Temple,  
 Paris), vend à garan-  
 tie les machines de  
 sa fabrication et de  
 tous systèmes.  
 RÉPARATIONS  
 FOURNITURES  
 ET ACCESSOIRES  
**GROS DÉTAIL**  
 Fort et simple au Compt.

**Armes et Bijouterie historiques**  
 Pour Costumes et Théâtres

**TOUCHARD**  
 Rue des Francs-Bourgeois, 48  
 PARIS

Pour toute publicité, s'adresser à la PUBLICITÉ GÉNÉRALE, concessionnaire exclusive, 163, rue Montmartre, PARIS.

près de M<sup>me</sup> Clotilde, et que l'intimité constante d'une femme comme elle avec un homme comme lui pourra un jour mal tourner, si l'on n'y met point bon ordre. « C'est le loup dans la bergerie ! » a-t-il dit à la maman, à cette bonne M<sup>me</sup> de Moisand; et comme celle-ci — c'est dans la pièce, — est tout juste « de la force d'une machine à coudre », elle s'en est remise au curé du soin de prévenir le danger... Alors il a songé à Marthe, qui a dix-sept ans à peine, mais qui, malgré la différence de l'âge, pourrait bien faire une marquise de Simiers.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que Clotilde est du complot. — Elle n'est plus femme, en somme; elle n'est pas encore veuve (car la Chambre n'a pas voulu que la folie fût cas de divorce, — « elle avait ses raisons », nous dit M. Pailleron); — mais, après tout, son mari peut mourir d'un jour à l'autre, et, libre alors, elle pourrait épouser Max, qui très visiblement n'est point pour lui déplaire. Il ne se peut pas faire qu'elle n'y ait point songé. Sans avoir les mêmes bonnes raisons que sa mère et son abbé (car elle est sûre de sa vertu), et quoique trop intéressée à ne pas voir Max se marier, elle le pousse de son mieux vers sa petite belle-sœur, qu'elle aime et qui le lui rend bien, mais dont le bonheur ne semble nullement devoir dépendre d'un tel mariage. — Dans cette tactique de Clotilde, première et grosse invraisemblance.

Pressenti ou plutôt circonvenu sur ce projet d'union, Simiers s'en défend très fort... Pour lui, Marthe n'existe pas : c'est la Souris tout bonnement, une gamine sans importance, qu'il traite de façon légère, presque grossière au besoin, — ce qui est même positivement choquant, — et qu'on lui fera prendre en grippe, à force de la jeter vers lui. — Il entend jouir en paix de l'amitié de Clotilde, de cette femme adorable, qu'il peut serrer d'assez près pour l'appeler Clotilde tout court, sans doute par souvenir des libertés de Paris, mais qui veut être respectée et qui a su toujours arrêter sur le bord de ses lèvres l'aveu pressé d'en sortir...

L'aime-t-il d'ailleurs, ou s'aime-t-il seulement?... Elle l'aime, elle, et du fond de l'âme; — et lui, le roué, ne semble pas s'en douter!... Quand il est seul avec elle, il ne lui parle que de lui-même, de son ennui de ne plus être après avoir été, de sa haine contre l'irréparable, — sans réfléchir une minute à ce que de telles confidences ont d'incorrect et de déplaisant, faites à une femme en tout état, et surtout à une femme cent fois plus à plaindre que lui... Clotilde lui dit qu'il est « le plus honnête homme du monde »; cela se peut faire : il a trouvé la vie facile. En tout cas, ce n'est point un galant homme...

Où il le montre le plus vivement, c'est dans son attitude brutale avec la pauvre petite Souris. — Elle est douce, muette et résignée; elle ignore évidemment la petite conspiration de mariage imaginée contre Max et dont elle est l'instrument; elle ose à peine lever les yeux sur lui et n'a personne pour la défendre; — et lui, ne cesse de la cribler des

mots les plus insultants... S'il l'accompagne à cheval, il se traite de bonne d'enfants, et lui offre de prendre la longe; — si ses beaux cheveux se déroulent sur son dos, il la compare à l'image d'un prospectus; — s'il tire une tombola, il lui réserve une poupée, — tous petits coups d'épingle qui seraient sans importance adressés à une jeune fille heureuse et entourée d'amis, mais qui, tombant d'aplomb sur une Cendrillon incapable de répliquer, sont simplement le fait d'un lâche, ou, pour prendre un moins gros mot, d'un homme absolument dépourvu de bonté.

...Et, comme il est naturel, la petite l'adore à la folie... « Le premier amour, — c'est encore dans la pièce, — ce n'est peut-être que la dernière poupée. » Celui de Marthe remonte à plus de quatre ans, au jour où, pour la première fois, Max vint avec Clotilde au parloir du couvent... Deux fois encore il y est revenu, — et les trois dates sont consignées dans l'album de la jeune fille, un livre secret qui ne la ne quitte jamais, et où le portrait du bien-aimé s'épanouit à toutes les pages... Qui s'en douterait pourtant, petite Souris?... Ceux-là peut-être seuls qui savent la parfaite niaiserie du véritable amour, cet état d'âme singulier qui rend si bêtes les cœurs aimants et ne leur laisse jamais éviter l'occasion de dire ce qu'il faudrait taire, de taire ce qu'il faudrait dire... Elle se tait toujours, elle, et ne se trompe qu'en ce sens... Et tout le monde s'y trompe avec elle, — cette excellente M<sup>me</sup> de Moisand, la première, qui, malgré son peu de jugement, se rend décidément bien compte de l'insuffisance de Marthe pour prendre dans ses rets un vieux routier de la force de Max et préserver ainsi Clotilde du gros danger signalé par le curé perspicace.

A quels saints se vouer, dès lors?... A deux évaporées de Paris : M<sup>me</sup> Hermine de Sagancey, — une femme séparée, précieuse et sentimentale, — « l'éternelle blessée de Michelet... qui vit de chloral et de morphine, jusqu'à ce qu'elle en meure »; et M<sup>me</sup> Pepa Raimbault, — une jeune fille (hum!) de vingt-six ans, fille d'un sculpteur batignollais et d'une grande dame espagnole, — qu'on nous annonce comme très « moderne », mais qui est surtout faubourienne et parle le pur langage des cours... de Batignolles. — Ces deux toquées ont mené jadis la vie joyeuse avec Clotilde. Pendant une course en Touraine, un hasard prémédité les amène chez la disparue, et M<sup>me</sup> de Moisand leur conte ses ennuis. — N'est-ce que cela ? elles la débarrasseront de M. Max de Simiers, qu'elles sont ravies de retrouver ici. Pepa, du moins, se charge de l'enlever à Clotilde, car la vaporeuse Hermine entend, dit-elle, ne se mêler de rien. — (Cette reproduction parfaite de l'Anglaise du *Monde où l'on s'ennuie* n'agit, comme elle, que discrètement.) — Venues pour une heure à peine quand elles croyaient la maison triste, Hermine et Pepa s'y installent donc de façon définitive dès qu'elles y flairent une idylle, « un potin », comme dit Pepa... Et elles y prennent si bien leurs quartiers, que le départ de Clotilde, la vraie maîtresse

de la maison, appelée à Paris, deux heures après leur arrivée, par une dépêche qui semble grave et dont, — autre invraisemblance, — elle cache le contenu même à sa mère, n'empêche pas ses deux amies de rester chez elle et de s'y comporter comme en pays conquis... Clotilde est partie ? tant mieux ! — elle ne donne plus de ses nouvelles ? tant mieux encore !... la partie n'en est que plus belle, et ce sera bien le diable si Max, après trois mois de campagne, ne se laisse pas attraper par le jeu sournois d'Hermine ou par la fougue effrontée de Pepa. M<sup>me</sup> de Moisand se prête à cette petite intrigue, et le curé, qui l'approuve fort, la dirige de ses conseils. Drôle de monde, en vérité, et curé plus drôle encore !...

Les absents ont toujours tort, dit la sagesse des nations, et les troisièmes ou quatrièmes larrons ont quelquefois raison... Tandis que là-bas, à Paris, Clotilde se laisse oublier; tandis que, sous les yeux attendris de M<sup>me</sup> de Moisand, Hermine et Pepa se disputent le cœur de Max, l'une avec ses mines pâchées et ses palpitations de cœur, l'autre avec son argot d'atelier de modiste et son bagout de fille trop... bien portante, une petite révolte de la Souris contre un sarcasme assez sot de M. de Simiers, en faisant jaillir des larmes des yeux de la pauvre, a provoqué entre eux deux une petite explication...

Pour la première fois, Max est forcé de reconnaître que sa conduite envers Marthe n'est ni généreuse ni digne, et le remords très léger qu'il en ressent ne tarde pas à être transformé en un sentiment plus vif par une aventure fortuite. M<sup>me</sup> de Moisand a trouvé le mystérieux album de la Souris et la naturellement les belles choses qu'il contient (le papier rose du *Monde où l'on s'ennuie*)... Heureuse autant qu'étonnée d'apprendre que Marthe aime Max et que la moitié du chemin est ainsi faite, elle fait tomber l'album aux mains de M. de Simiers... Il l'ouvre sans hésitation (pas très discret, l'honnête homme!...); il ouvre aussi une lettre trouvée entre deux feuillettes, — réponse d'une amie de couvent, où il n'est question que de Max, — et s'aperçoit ainsi avec ivresse qu'il peut encore être aimé!... Croyez-vous que cela le touche pour l'enfant qui l'adore?... Point; — il n'en tire que de l'orgueil : dans la joie de sa découverte, et sous prétexte de donner une leçon à Pepa, il lui dit au nez, ou peu s'en faut, que « non seulement il ne la respecte pas, mais qu'il ne l'estime même pas », — ce qui, de toutes manières, est assez mal élevé, mais devient complètement vilain, dit par un homme à une femme sans appui, qui n'a, en somme, à se reprocher que des coquetteries de mauvais goût... Enfin, son premier mot, quand il est sûr de Marthe, interrogée de nouveau par lui de façon à peine déguisée, c'est : « J'ai vingt ans ! » le cri de l'égoïsme...

Mais où son féroce amour du soi devient immense à force d'inconscience, c'est le lendemain, quand il prend pour confidente des nouveaux sentiments qui l'agitent Clotilde, revenue de la veille, et que nous devinons veuve, — sans qu'elle l'ait dit encore...

C'est là vraiment que la pièce commence, ou plutôt que *l'Étincelle* recommence, — avec cette différence toutefois que, des deux femmes aimant le même homme, c'est ici la fillette qui triomphera, et c'est l'aînée, — la vraie femme, — qui se sacrifiera... Clotilde n'aurait qu'un mot à dire pour mettre Max dans l'obligation morale de lui offrir sa main : elle garde un fier silence et, blessée au cœur, accepte la mission, qu'il lui donne, de faire comprendre à Marthe l'impossibilité d'une union entre leurs deux âges. De l'accueil que fera la jeune fille à cette déclaration peut dépendre, en effet, le dernier espoir de Clotilde.

Et cette scène entre les deux femmes est justement le pendant de celle de *l'Étincelle*, où M<sup>me</sup> de Renat offre à Toinon la main de Raoul, avec le secret espoir que la petite refusera. Très loyalement ici, Clotilde essaye de lire dans l'âme de Marthe et voit, avec douleur, que là le mal est tout à fait sans remède.

Max revient à son tour... Il a pris de nouvelles forces et la conviction de pouvoir plaire quand même, dans la certitude qu'il a maintenant d'être aimé à la fois d'Hermine et de Pepa : toutes deux se sont prises au jeu imaginé contre lui!... Comme Philiberte, dans la pièce de ce nom, il peut donc véritablement inspirer l'amour! Et si ces deux blasées en ont vraiment pour lui, pourquoi Marthe, le petit cœur tout neuf, ne l'aimerait-elle pas aussi?... En revanche, elle peut se tromper, croire l'aimer véritablement, sans se rendre un compte exact de ce ressent. Le mieux est décidément qu'il lui parle lui-même : en honnête homme, il la détournera de ce mariage disproportionné.

Et, par une évolution qui est la même que celle de la fameuse « scène du banc », — toujours de *l'Étincelle*, — il arrive diamétralement au résultat opposé : après une longue tirade tout enfiévrée d'amour, il tombe aux pieds de Marthe en criant : « Je t'adore ! »... Et, dans un de ces mouvements passionnels, chers à M. Édouard Pailleron, qui d'ailleurs ne laissent pas de plaire tout enfrisant la convention, il prolonge le tutoiement jusqu'à ce que l'enfant, elle aussi, lui dise bien bas : « Max, je vous aime ! »

Alors seulement Clotilde nous annonce son veuvage et qu'elle prendra le deuil demain...

Ainsi Max oublie gaiement cette créature, qu'on devine délicieuse, pour épouser la petite Souris... Il m'en dira des nouvelles dans une dizaine d'années, quand Marthe aura vingt-sept ans et qu'il en aura cinquante...

En attendant, Hermine et Pepa peuvent en crever de dépit : c'est ce qu'elles ont de mieux à faire.

Les défauts de cette œuvre sautent tout de suite aux yeux.

Sans relever plus que de raison la pauvreté des moyens employés, sans insister sur certaines invraisemblances signalées au passage, le gros point noir de la pièce est dans le caractère même du prin-

cipal personnage, cet homme unique que, par un caprice d'auteur gâté, M. Pailleron a mis tout seul au milieu de cinq femmes, dont quatre jeunes, et que toutes quatre aiment à la folie. — Déjà, à tort ou à raison, ce rôle de coq choyé est toujours un peu ridicule au théâtre; et de plus, ici, l'absence d'autres hommes, tout en refroidissant la pièce, fait à Max un triomphe trop facile. En outre, — et ceci est plus grave, — on ne s'explique nullement la série de ses triomphes, car il s'en montre très indigne. Le Lahirel de *l'Age ingrat* était aussi tête de la sorte, malgré ses quarante ans; mais, sauf la jeunesse, il avait tout pour lui: Max, lui, n'est pas jeune; — il n'est pas beau; — il n'est pas bon; — il n'est pas spirituel; — il n'est même pas toujours intelligent... Son grand succès ne se justifie donc que par les désordres de sa vie passée et la curiosité qui s'y attache toujours. C'est vraiment insuffisant.

Autre point noir: les deux rôles d'Hermine et de Pepa et l'excessive symétrie de leurs scènes à toutes deux. Dès que la première sort par une porte, nous sommes sûrs de voir tout de suite la seconde entrer par l'autre. — Cela devient vite fatigant...

Enfin la bêtise de M<sup>me</sup> de Moïsand se passe vraiment de commentaires, et le sans-façon dont tous la traitent chez elle (à commencer par sa fille, qui ne lui apprend même pas la mort de son mari) est tout au moins un manque de goût.

Il y a naturellement force mots charmants dans la pièce, — tant même qu'il n'est point de raison de citer les uns de préférence aux autres.

M. Worms est remarquable dans le rôle de Max, écrit très visiblement pour M. Delaunay; mais, malgré son grand talent, il ne contribue pas peu à faire paraître encore plus désagréable la méchante humeur de son héros. — M<sup>lle</sup> Bartet est absolument admirable dans le rôle sacrifié de Clotilde, qu'elle joue avec un art consommé, et M<sup>lle</sup> Reichemberg, — la Souris, — met dans les deux premiers actes une attitude douloureuse très supérieure, ce me semble, à son ivresse du dernier acte, où je lui voudrais voir montrer davantage l'insolente joie de l'amour triomphant; — M<sup>me</sup> Broizat est une parfaite Hermine; — M<sup>me</sup> Jeanne Samary se laisse un peu trop entraîner par le mauvais personnage de Pepa jusqu'au degré où la pétulance prend un autre nom; — et M<sup>me</sup> Céline Montaland joue de son mieux le rôle médiocre de M<sup>me</sup> de Moïsand.

Depuis longtemps déjà M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt avait envie de tuer un homme sur la scène. — M. Victorien Sardou, qui trouve *Hamlet* « idiot » et le dit à qui veut l'entendre, mais qui n'a rien à refuser à sa grande interprète, lui avait déjà procuré dans *Theodora* un avant-goût de ce plaisir, en offrant à l'épingle d'or de sa coiffure la poitrine de M. Volny: il lui donne, dans *la Tosca*, une seconde victime moins résignée.

Voici la nouvelle œuvre dramatique qu'il a composée pour elle.

Nous sommes à Rome, le 16 juin 1800, au lendemain de Marengo, ou, pour préciser davantage, exactement deux jours après la grande bataille dont le résultat, encore inconnu, va, pour quinze ans, changer le sort de l'Europe.

La terreur est dans la ville, où, sous le nom de Ferdinand IV, règne Marie-Caroline, cette même reine qui, dominée par son atroce favorite, lady Hamilton, — l'ancienne prostituée de Londres devenue la femme de l'ambassadeur d'Angleterre et la maîtresse de l'amiral Nelson, — vient, à Naples, de noyer dans le sang la résistance désespérée de la République Parthénopéenne.

Partout la réaction triomphe et les têtes tombent sur un signe du régent de la police, le baron Scarpia, qui, lui, n'exista jamais, mais qui peut, tout comme un autre, représenter ici le pouvoir oppresseur... C'est le duc d'Albe de *Patrie!* le Laffemas de *Marion de Lorme*... Et c'est aussi, au point de vue de l'action, la principale figure du drame, dont les deux autres protagonistes sont la grande cantatrice Floria Tosca et l'amant de celle-ci, le peintre Mario Cavaradossi.

Entre eux trois seuls, ou à peu près, va se dérouler, en moins de vingt-quatre heures, la noire suite d'événements qui fait toute l'intrigue.

Quoique noble et de vieille famille romaine, Mario Cavaradossi, élevé à Paris par sa mère, une Française, puis par le peintre David, son maître, ancien conventionnel et régicide, est signalé comme suspect à la police des Deux-Siciles. Il donne fort dans les idées nouvelles: sa moustache seule, qu'il porte sans penser à mal, le désigne déjà, à Rome, comme jacobin. Ramené depuis un an dans sa patrie par le soin de quelques affaires, il y prolonge néanmoins son séjour, malgré le danger qui l'y menace. C'est pour l'amour de la Tosca, la plus céleste des chanteuses d'Italie, c'est pour les folles nuits passées entre les bras de l'adorée qu'il risque ainsi sa liberté, sa vie... Mais par mesure de prudence, pour dérouter les soupçons et avoir, en tout état, un appui auprès du pouvoir, il s'est offert à peindre gratuitement une fresque dans la vieille église San-Andrea et s'y emploie de son mieux.

Là, chaque jour, à la sieste, lorsque la ville est endormie et que les portes du saint lieu sont fermées, par la porte latérale dont il a seul la clef, Floria Tosca le vient voir, les bras tout chargés de fleurs, qu'elle met aux pieds de la Madone, pour en gagner le pardon des heures douces et sacrilèges passées dans le temple avec l'aimé... Aujourd'hui quelqu'un l'a devancée, que Mario a fait cacher, dès qu'il l'a entendue frapper... C'est un proscrit, Cesare Angelotti, arrêté dans les troubles de Naples et évadé la veille du château Saint-Ange, où l'a fait enfermer la haine de lady Hamilton, son ancienne maîtresse, qu'il n'a pas su oublier assez tôt.

Frère de la marquise Attavanti, dont le palais

communiquait avec l'église San-Andrea, fondée jadis par leur famille, et où, à ce titre, elle a une chapelle privée, il a passé une partie de la nuit dans cette chapelle. Sa sœur, — à l'insu du marquis, royaliste intransigeant, — y a fait déposer pour lui un habit de femme, sans oublier le voile et l'éventail: le soir venu, quand les portes se rouvriront, après la sieste, il pourra, sous ce déguisement, se perdre et fuir dans la foule des fidèles...

En attendant, il s'est confié au peintre, qui a vite tendu la main à ce frère en convictions politiques, et lui a promis aide pour le mettre en sûreté.

Mario cache soigneusement ces choses à la Tosca, qui le querelle bien un peu d'avoir tardé à lui ouvrir, — d'avoir fait fuir, sans doute, quelqu'un à son approche, — et surtout de donner à sa Marie-Magdeleine, à celle qu'il peint en ce moment, les cheveux d'or et les yeux bleus de la marquise Attavanti, vision gracieuse entrevue dans l'église et trop retenue par lui... Mais un ordre de la cour vient interrompre ce petit accès de jalousie... Le vieux général Melas a battu Bonaparte à Marengo: des *Te Deum* vont, ce soir même, retentir dans les églises, et la Tosca est mandée tout de suite au palais Farnèse, — en ce moment résidence royale, — pour répéter à la hâte la cantate improvisée par le maestro Paisiello, en l'honneur de cette victoire...

Elle part; — et le canon retentit: c'est le signal du château Saint-Ange annonçant l'évasion de Cesare Angelotti!... Ce dernier, tout pâle, est à peine sorti de sa cachette que, dans l'église ouverte de nouveau, se présente, l'instant d'après, le baron Scarpia, avec ses sbires. Il vient de fouiller en vain le palais Attavanti... Sur les dalles de la chapelle Angelotti, il retrouve, entre autres objets oubliés, l'éventail marqué au chiffre de la marquise... Il comprend qu'il a manqué le fugitif de dix minutes et que Mario doit être complice de l'évasion... Il tient un fil et ne le lâchera plus... Le *Te Deum* éclate sous les voûtes, et, — comme font, dans *Patrie!* les membres du Tribunal de Sang, — les policiers s'agenouillent dévotement devant l'autel, avant de reprendre la poursuite du malheureux réservé à la mort.

Quatre ou cinq heures après, — dans le palais Farnèse... Au fond, dans le lointain, la ville illuminée; — par les galeries, la foule des courtisans, qui commentent la nouvelle du jour, l'écrasement des troupes françaises aux plaines de San-Giuliano. — Une silhouette très convenue d'émigré français, le vicomte de Trévilhac, qui voudrait bien avoir l'esprit du La Trémoille de *Patrie!*; la figure lourdement grotesque du marquis Attavanti et le petit sigisbée de la marquise se détachent seuls là-dessus, sans rien dire qui serve à l'action...

Entrée de la reine Marie-Caroline, qui, tout bas, échange quelques mots avec Scarpia. Sa voix est brève, dure, menaçante: le baron se sent bien perdu si Cesare Angelotti n'est pas repris le soir même... Dès lors, son plan est fait en une minute:

la jalousie de la Tosca lui livrera son amant... Justement la voici qui vient... Il marivauda avec elle et lui montre, comme par jeu, l'éventail, qu'il a gardé, de la marquise Attavanti: il prétend l'avoir trouvé tantôt dans l'église, sur l'échafaudage où peignait Mario... Et la Tosca se souvient soudain d'avoir, en venant alors, troublé un entretien! — Tel Iago montrant à Othello le mouchoir de Desdemona. — L'effet produit est le même: Floria ne se possède plus... Mario la trompe!... En ce moment même, la sachant retenue au palais, il doit être avec la marquise! « Ils sont ensemble! — s'écrie-t-elle, la rage et le désespoir au cœur. — Où en sont-ils en ce moment?... » Il lui faudrait chanter pourtant, à demi morte, la cantate de Paisiello, qui l'attend, le bâton levé, quand une nouvelle dépêche arrive de l'armée: c'est l'annonce du second combat de Marengo et de la complète défaite de Melas par le corps d'armée de Desaix!... La reine s'évanouit du coup; on fait taire les cris de fête... « On ne chante plus? » dit, joyeuse, la Tosca, — et elle s'élance au dehors... Scarpia n'aura qu'à la faire suivre pour savoir la retraite de Mario.

Une heure après, il y est derrière elle.

C'est dans une villa de la campagne de Rome, demeure patrimoniale rachetée par lui en secret, que Mario a mené son ami du matin. — Là est un puits, dont la cachette est sûre: un réduit impossible à deviner, creusé à mi-profondeur, à vingt pieds sous la margelle, et où, à l'heure du danger, Cesare se blottira.

Vient la Tosca, toute furieuse, qui a pris cependant le temps de changer de toilette, et qui s'emporte contre Mario, sans lui laisser le temps de parler, en reproches amers et furieux... Une mante de femme, oubliée sur un meuble, — celle-là même qui a servi au déguisement d'Angelotti, — est là précisément pour justifier sa colère... Afin de la rassurer, Mario doit lui dire la vérité et lui conter qui il cache... Et elle a à peine compris le piège tendu par Scarpia que des coups précipités se font entendre à la porte... Cesare gagne sa cachette et, presque dans le même temps, les gens de police envahissent la maison... A leur tête est le régent lui-même, accompagné du marquis Attavanti; — car, continuant la ruse de l'éventail, il prend le prétexte, assez naïf, de constater la présence coupable de la marquise chez Mario pour pénétrer chez celui-ci... On s'explique vite à ce sujet: on se délivre du sot marquis, et tout de suite commence une des scènes les plus monstrueusement horribles qu'on ait jamais mises au théâtre...

Scarpia a vu d'un coup d'œil que Cesare est bien ici, mais que ni Mario ni la Tosca ne lui révéleront rien... Il les sépare donc l'un de l'autre... Dans la chambre voisine, Mario va être torturé: une griffe d'acier à trois pointes, — deux pour les tempes et une pour le sommet du crâne, — pénétrera de plus en plus dans ses chairs, tant que sa maîtresse refusera de parler!... C'est l'effroyable pendant des

aveux arrachés par la terreur à Dolorès, au quatrième tableau de *Patrie!* c'est aussi un souvenir de la fameuse scène de *la Reine Margot*...

On devine plus qu'on n'entend les cris du malheureux, mais on assiste à tous les transports de la hurlante douleur de Floria; on la voit se ruer et se déchirer les poings sur la porte derrière laquelle se passe cette chose hideuse (tel Triboulet, dans *le Roi s'amuse*, sur l'huis inexorable de la chambre du viol); — puis, la porte tout à l'heure ouverte, elle se roulera à terre, aveuglée par les larmes, en suppliant, en vain, son bien-aimé de lui permettre de parler.... Enfin, sur un atroce rugissement échappé au supplicé, les mots sortent convulsivement des lèvres de l'affolée: « Le puits! le puits! » tandis que, défigurée de façon atroce par les deux trous béants des tempes et le sang qui coule sur son front, Mario vient tomber sur la scène, en maudissant celle qui n'a pas pu se taire... C'est un cauchemar épouvantable, mais c'est tout juste s'il émeut: son excès même en détruit tout l'effet, et cet effet, en tout cas, ne saurait guère se comparer à une jouissance artistique.

... Mais, à l'approche des sbires, Angelotti s'est empoisonné; c'est son cadavre qu'on retire du puits et qu'on dépose aux pieds de Scarpia... « Enlevez tout! — dit celui-ci, — le mort pour le fumer, le vivant pour la potence! » On emporte le corps, on emporte Mario... La Tosca s'évanouit: on l'emporte avec eux.

La nuit s'avance.

Dans sa chambre à coucher, au château Saint-Ange, le baron fait maintenant honneur à une table bien servie, dont le bien-être luxueux contraste assez adroitement avec les horreurs qui précèdent. — Ses hommes l'entourent et prennent ses ordres... Au petit jour, on doit exécuter Mario. Pas de jugement: c'est l'ordre du roi. — De l'autre côté de la potence, on suspendra le cadavre d'Angelotti, les morts réputées volontaires étant d'un détestable exemple.

On introduit la Tosca, toute brisée et chancelante des épouvantes de cette soirée. Et soudain, sans préparation, Scarpia se métamorphose...

Il veut cette femme que, depuis plusieurs heures, il a broyée jusqu'à l'anéantir!... Contre l'abandon de son corps, il lui offre le salut de Mario, et lui propose ainsi le marché de Laffemas à Marion de Lorme en des termes presque sadiques... C'est pour la sentir haineuse, pleine d'horreur, sous ses immondes baisers, qu'il la souhaite entre ses bras!... Si elle consent, plus de potence: Mario sera fusillé, — et les fusils ne seront pas chargés... Il donne, devant Floria, l'ordre de cette comédie à un homme de toute confiance, accoutumé, — notez ceci, — à le comprendre à demi-mot... Après ce simulacre d'exécution, Cavaradossi pourra fuir, grâce au sauf-conduit que Scarpia aura donné d'avance à sa maîtresse!...

A bout de résistance, Floria laisse, comme déjà

dégradée, tomber le « oui... » qu'attend le baron!... Et tandis que le misérable écrit le sauf-conduit, son regard, à elle, s'abaisse, morne, sur la table où sont les restes du souper, — et une lueur diabolique a brillé dans son œil!... Elle est maintenant debout, contre la table, les deux bras mous, au long du corps, avec, sur les traits tirés, l'égarément de la folie... De la main gauche, elle porte à ses lèvres tremblantes le verre mi-plein où tout à l'heure le baron lui fit mettre un doigt de vin d'Espagne... Lui, s'approche, son papier en main, le bras tendu pour enlacer sa taille... Le poing droit de la Tosca se lève et puis s'abat: jusqu'au manche, elle a plongé dans la poitrine de Scarpia le couteau trouvé sur la table!...

Il râle maintenant et se tord sanglant sur le tapis; il jure, blasphème et cherche à se relever; elle, droite devant la porte, le regarde souffrir et jouit de son impuissance, toute prête, s'il en est besoin, à achever sa besogne de mort... Mais ce sera peine inutile: le coup a été bien donné... Scarpia n'aura que le temps d'entendre les derniers mots que, penchée sur lui, elle lui crache au visage: « Meurs, bête féroce! meurs désespéré, enragé! Meurs de la main d'une femme!... Meurs, démon! meurs, damné! Meurs! meurs! meurs!... »

De l'eau maintenant sur ses mains, sur sa robe... un coup d'œil à l'aube qui point... l'oreille fiévreuse prêtée à la diane qui sonne en bas... le sauf-conduit serré avec soin dans le corsage... Puis un dernier coup d'œil au mort:... alors, les deux grands flambeaux qui brûlent sur la console, posés de droite et de gauche, à terre, tout près de lui... les bras du cadavre soulevés, les deux mains jointes sur son corps... enfin, sur sa poitrine, la barrant tout entière, le grand crucifix d'ivoire décroché au fond de l'alcôve... A genoux, la courte prière de la Romaine superstitieuse... Un dernier regard... Elle sort...

C'a été le beau moment de M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt. C'est petit jour maintenant... La voici dans le cachot de Mario... Elle lui explique le subterfuge convenu pour l'exécution: pour se laver des soupçons de son Didier, que cette clémence terrifie, elle lui dit le coup de couteau... Le peloton d'exécution attend le condamné: elle le laisse partir sans même l'embrasser. N'auront-ils pas le temps plus tard?... Rrran! Une mousquetade, là-haut, sur la plate-forme du château...

Elle est maintenant près du corps, étendu face contre terre... « Lève-toi vite! nous pouvons fuir! » Pas de réponse!... Elle le retourne: il est mort!... Les fusils étaient bien chargés: Scarpia avait encore menti avant de mourir!... « Et dire que je ne peux plus le tuer une seconde fois! » s'écrie-t-elle, toute déchirée, apprenant ainsi à tous la mort, encore ignorée, du bandit qui les dirige... Leur foule menaçante l'entoure: « Misérable! tu vas rejoindre ton amant! — J'y vais, canailles!... » Et du plus haut de la plate-forme du château Saint-Ange, d'où

LA TOSCA  
Sarah Bernhardt  
(2<sup>me</sup> Costume)



L. Mosplaz

Али-Баба  
Зобеиде

ALI-BABA  
Zobeide



*E. Kozlovskiy del.*

ALI-BABA

Morgiane



*G. Bianchini inv.*

*E. Mestrezzi del.*

ALIBABA

ALI-BABA  
Morgiane (Klass. Costumes)



E. Mepples del.

ALI-BABA  
Un pirate du fleuve



*A. Blanchard inv.*

*C. Mesplès del.*

la vue plane sur le Tibre et sur l'immense panorama de la Ville Éternelle, elle s'élançait, pleurante, dans le vide et va s'écraser sur les dalles...

Si j'ai, contre ma coutume, suivi la pièce acte par acte et dit longuement, presque sans commentaires, ses diverses péripéties, c'est qu'elle défie vraiment toute espèce d'analyse.

C'est une série insensée d'épouvantables faits divers d'une vraisemblance assez douteuse. — Il tombe sous le sens, en effet, pour ne prendre qu'un exemple, que, même en 1800, et à la cour des Deux-Siciles, une grande artiste, aimée de la reine, ne saurait être martyrisée impunément pendant toute une nuit par un fonctionnaire dont la situation est déjà plus que menacée. — Mais cette invraisemblance m'importerait peu, en somme, si l'art y trouvait son compte. Ce n'est pas elle, ni aucune autre, qui rend le drame absolument indigne de son auteur. — et même d'un moindre artiste.

Ce qui le fait affligeant au suprême degré, c'est qu'il n'offre absolument rien qui vaille d'être retenu. La poésie et la psychologie en sont absentes, comme le style et le goût. Tout y est subordonné à la nécessité de fournir à la principale interprète le sujet de plusieurs tableaux vivants, que la photographie répandra dans les cinq parties du monde et que tout le monde goûtera sans effort : un coup de couteau et deux bougies se comprennent dans toutes les langues... C'est du théâtre pour Patagons, et la représentation de Paris peut passer pour la répétition générale de l'œuvre écrite pour l'étranger...

Ah! je ne m'étonne plus maintenant que M. Sardou n'aime pas Shakespeare : il a pour cela ses raisons.

Dans son musée des horreurs, réunissant, en moins de seize heures d'horloge, les atrocités les plus variées, est-il même une seule scène qui donne une impression, non pas élevée, mais nouvelle?... Pas une, entendez-vous, pas une!... Faites la revue rapide de ses... réminiscences.

A *Marion de Lorme*, M. Sardou a pris, nous l'avons vu, le trio Laffemas-Marion-Didier; — à *Hernani*, l'hôte qu'on ne veut pas livrer; — au *Roi s'amuse*, le désespoir impuissant devant la porte d'une chambre où s'accomplit un crime; — à *la Reine Margot*, la torture infligée à la cantonade; — à *Patrie!* il a emprunté, — de par le droit du seigneur, il est vrai, — d'abord le grand effet des bourreaux suspendant le cours de leurs cruautés pour s'agenouiller devant Dieu, et puis la terreur physique employée comme moyen de pression pour obtenir un aveu. — Enfin, — et c'est ce qu'on a le moins remarqué, — dans son beau drame de *la Haine*, il a retrouvé tout entier le coup de théâtre du crucifix déposé par la Tosca sur le cadavre de Scarpia : c'est tout bonnement le bouquet blanc que le frère de Cordelia trempait dans l'eau bénite et jetait sur sa sœur, avant de l'abandonner évanouie dans l'église, où elle doit mourir de faim...

En vérité, on dirait de la pièce d'un vieux régis-

seur ayant beaucoup retenu, connaissant par le menu les moindres ficelles dramatiques, et qui se serait dit un beau matin : « Tiens! mais j'en ferais bien autant! » se souciant au reste, comme un poisson d'une pomme, de l'art et de la littérature.

La forme vaut juste le fond, et la prose de *la Tosca* n'est pas indigne de Bouchardy. En voici, au risque de la mémoire, mais néanmoins fidèles, quelques échantillons.

« On m'a fait l'honneur de m'asseoir à sa droite, mais un autre convive, la haine, s'était assis entre nous!... » — « Cruel par dilettantisme, sanguinaire jusque dans ses orgies... ce monstre, qui coupe la gorge de ses prisonniers et qui boit leur sang! » — « Vous ferez couler de douces larmes, et c'est encore une façon de prier Dieu!... » — « Et ce sera une belle chose que l'accouplement de mon désir et de ta haine!... » — « Mais, misérable! tu n'es même plus le bourreau, tu es l'assassin!... » — « Ce n'est pas une mamelle de femme qui t'a nourri de son lait! »

.... Et c'est tout le temps comme cela, — sauf aux instants où, pour se distraire, M. Sardou reprend le procédé, déjà exploité par lui dans *Théodora*, de mettre un peu d'argot moderne ou des termes de familiarité contemporains dans la bouche de ses personnages, — par exemple le mot « imbécile » ou l'épithète de « vieux singe » dont, par ses soins, M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt gratifie volontiers l'un ou l'autre...

J'ose bien espérer que M. Victorien Sardou ne me fait même pas l'honneur de me compter au nombre de ses ennemis. (On sait qu'il appelle volontiers de la sorte ceux qui ont le tort impardonnable de préférer ses bonnes pièces à ses mauvaises)... J'ai fait de mon mieux, en conscience, pour donner une idée de la grande pantomime dramatique qu'il vient d'organiser et pour en décrire très exactement les principaux effets. Je suis certain que, sur cette pantomime, la plupart pensent comme moi : qu'il nous traite tous, eux et moi, comme de simples... Shakespeare, c'est ce dont, je l'avoue, je me soucie fort peu.

D'ailleurs, il n'y a jamais lieu d'être inquiet de M. Sardou : avec sa bonne plume de polémiste, il n'aura jamais de peine à nous prouver, quand il le voudra, que ses deux premiers actes ne sont nullement ennuyeux, qu'ils sont utiles à l'action, et que les trois autres sont neufs et saisissants...

Mais je ne laisserai pas pour cela de voir avec un vrai chagrin cette évolution complète de l'auteur de *Patrie!* ce drame merveilleux, — si supérieur à *la Haine*, quoique la mode soit de lui préférer ce dernier, — et qui seul peut-être surnagera de son œuvre, si quelque chose en doit surnager... (Ce qui n'empêchera d'ailleurs pas *Rabagas* et surtout *Divorçons!* de rester, par certains côtés, des comédies remarquables).

Aux interprètes maintenant.

A vrai dire, il n'en est guère que trois.

D'abord, l'inspiratrice de l'œuvre, celle qui va demain la promener à travers tout le monde et,

jusqu'à nouvel ordre, s'appeler la Tosca. — Sous son divin costume de merveilleuse au premier acte, sous sa robe de déesse au deuxième acte, M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt, toujours jeune et séduisante, fait goûter sa grâce plastique, ses allures félines d'enfant gâté et résonner avec excès le léger accent britannique qu'on lui a toujours connu et que ses voyages n'ont point amoindri. — A partir du troisième acte, la lionne se réveille, avec la scène de la torture; elle est splendide ensuite dans celle du meurtre, et déchirante au dénouement, quand elle se roule sur le corps de Mario. — Jamais plus on ne lui fera de rôle se moulant plus exactement sur ses précieuses facultés... Mais, hélas! te reverrons-nous jamais, Andromaque, Phèdre, Maria de Neubourg? .. Te retrouverons-nous un jour Agrippine ou Rodogune, comme on nous le fait espérer?... Nous voulons le croire: nous t'avons tant aimée!...

M. Pierre Berton compose en très grand artiste le rôle du baron Scarpia. On peut faire autrement: on ne peut pas faire mieux.

M. Dumény met beaucoup d'intelligence et d'aisance dans le personnage de Mario, plus effacé que de raison: trop spirituel pour s'étonner des horreurs inouïes qu'il traverse, il s'y promène sans que sa bonne humeur semble seulement s'en altérer.

Le reste ne compte pas: mais l'ensemble est excellent.

Il est, de plus, un artiste qu'il convient de n'oublier point: c'est M. Duquesnel, dont l'éloge n'est plus à faire, et qui a une forte part de collaboration dans la mise en scène de l'œuvre, et l'on sait quelle part a la mise en scène dans les pièces de M. Victorien Sardou, — surtout dans les plus récentes.

Quoique l'auteur ait dirigé lui-même toutes les répétitions de son drame, il est facile de reconnaître, à côté de son influence, le goût de M. Duquesnel dans tous les effets de théâtre (musique de scène, bruits de coulisses, marches de figuration, etc.) tous supérieurement réglés, — comme dans la décoration, qui est d'un luxe incomparable.

Ainsi, grâce au concours de tous, grâce surtout au bruit qui se fait toujours volontiers autour de M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt, il n'y a pas à douter de l'avenir de la Tosca: ce n'est sûrement pas une œuvre d'art; ce sera, à n'en pas douter, un très gros succès d'argent.

C'est à l'Odéon qu'il faut aller chercher la meilleure œuvre du moment, soit *Beaucoup de bruit pour rien*, les huit tableaux que M. Louis Legendre vient de tirer de Shakespeare.

Mais, avant tout, il faut s'entendre et méditer ces quelques mots que nous adresse l'espiègle Beatrix:

Si tout n'est que vain bruit et que vaine apparence  
(Et nous venons de le prouver),  
Il n'est de sûr que l'espérance,  
Et rien n'est vrai, que de rêver;  
Donc, à l'heure où la vie est de saveur amère,  
Ou passent dans les cieux des souffles attristants,  
Ce n'est pas perdre votre temps

De venir avec nous errer quelques instants  
Au royaume de la Chimère,  
Dans un monde où les cœurs sont gais comme le mien,  
Dans un monde où l'on peut, loin des soucis moroses,  
Croire à l'éternité des roses,  
Dans un monde où l'on voit s'arranger toutes choses,  
Dans un monde où tout finit bien!

Ces vers qui, dans la brochure, terminent la délicate adaptation de M. Louis Legendre, et qu'il a supprimés pour la représentation, devraient servir d'épigraphe à son œuvre, et même, si faire se pouvait, figurer sur l'affiche de l'Odéon.

Cela nous dispenserait, pour cette fois-ci du moins, d'avoir à argumenter, à propos de choses éthérées, contre ceux qui s'obstinent à les vouloir juger d'après la poétique de Scribe et qui, au nom de sainte Carcasse, viennent démolir à plaisir, dès qu'ils en trouvent l'occasion, le monument du divin Shakespeare.

Est-ce à dire que ce grand génie, — qu'il se soit appelé Shakespeare ou Bacon, comme on s'amuse, de manière assez vaine, à le débattre aujourd'hui de nouveau, — doit être servi tout fruste à nos oreilles françaises, où chante encore, depuis tant de siècles, la musique grecque et latine?... Non certainement, je ne crains pas de le dire: il n'est pas une seule de ses œuvres, même la plus belle, — soit, selon votre goût, *Hamlet*, *Macbeth*, *Othello*, *le Roi Lear*, *Romeo et Juliette* ou *le Marchand de Venise*, — qui, traduite littéralement, puisse plaire ici à tous... — Question de temps et de mœurs...

Combattre Shakespeare, le dieu de la poésie dramatique, par Molière, le dieu du théâtre, me semble d'ailleurs besogne puérile; — vouloir imposer Shakespeare traduit en prose, mot à mot, au public de la vieille Gaule (comme c'est la prétention de quelques enragés plus sincères qu'éclairés), c'est aller tout exprès au-devant d'un échec.

Pourra-t-on le tenter un jour avec bonheur?... A vrai dire, je ne le crois pas. En tout cas, l'heure n'en est pas venue. Il faut ici, pour l'instant, faire œuvre de mise au point.

De ceci, M. Louis Legendre s'est tiré avec une rare conscience, un tact parfait, un charme exquis. — Il a senti qu'un poète dramatique ne se traduit bien qu'en vers. Pour que la prose française, qui est incomparable, ait une splendeur égale à celle de la poésie, il faut qu'elle soit originale et qu'elle ne se sente point gênée par le devoir de reproduire un modèle étranger.

C'est donc en vers qu'il nous a donné les plus suaves parties de *Beaucoup de bruit pour rien*.

Et ceux mêmes qui n'ont jamais lu la comédie anglaise se doivent tenir pour assurés d'en connaître à présent tout ce qui leur en peut plaire.

L'adaptation de M. Louis Legendre est à la fois tout aussi théâtrale et, — quoique moins littérale, — presque aussi shakespearienne que le *Hamlet* d'Alexandre Dumas et de M. Paul Meurice, que le *Macbeth* et *le Roi Lear* de Jules Lacroix; elle l'est plus même que l'adorable *Conte d'Avril* de

M. Auguste Dorchain et *le Songe d'une nuit d'été* de M. Paul Meurice.

On sait que Shakespeare a tiré le sujet de *Beaucoup de bruit pour rien* de la fable d'Ariodante et Ginevra, au cinquième chant du *Roland furieux*, de l'Arioste, et de la trente-deuxième nouvelle de Bandello; — mais les sources, comme l'intrigue, importent peu ici.

Shakespeare, le plus grand « créateur d'âmes » qui fut jamais, a toujours eu pour toute la conduite de ses pièces le même absolu dédain que Molière, lui, eut seulement pour ses dénouements. — L'œuvre de notre maître, à nous, vaut surtout par l'observation de la vie et l'exactitude des caractères; — c'est la hauteur de la pensée, l'incomparable beauté de la forme, qui font, dans le drame, la grandeur de Shakespeare; c'est un sentiment profond des faiblesses et des ridicules de l'humanité qui lui garde, dans la comédie, une place digne de son génie.

Il est donc fort difficile de donner par l'analyse une simple idée d'une de ses comédies les plus bizarres, — où éclatent, il est vrai, coup sur coup, deux situations de théâtre extraordinaires, mais où le comique s'entrelace au tragique de la façon la plus déconcertante et aussi la plus séduisante du monde.

C'est la partie dramatique de *Beaucoup de bruit pour rien* que M. Louis Legendre a mise au premier plan, — et, en ceci, j'estime qu'il a bien fait.

D'abord, — quoi qu'on ait pu dire, et quoiqu'on ait voulu tirer prétexte de la prédilection de Garrick, le premier acteur de l'Angleterre, pour le rôle de Benedict, l'amoureux comique de la pièce, — la part du drame, dans l'œuvre originale, l'emporte de beaucoup, — rien que par l'étendue, — sur celle de la comédie proprement dite. — Et ensuite, de celle-ci, M. Legendre a conservé et mis gracieusement en relief tout ce qui doit nous charmer, en écartant avec soin force traits qui, fort goûtés de l'autre côté de la Manche, seraient ici jugés intolérables à cause de leur froideur ou de leur trivialité.

Voici exactement la pièce de l'Odéon. — C'est à Messine, sur la fin du seizième siècle.

Grâce à la valeur de son favori Claudio, le roi don Pèdre d'Aragon vient de triompher d'une révolte de son frère bâtard, le prince don Juan. Il a pardonné au rebelle, qui suit la cour à Messine, dont le gouverneur, Leonato, donne une fête magnifique, pour célébrer la réconciliation des deux frères.

A cette fête, Claudio retrouve Hero, la fille unique de Leonato, qu'il avait déjà autrefois remarquée, quand elle était encore enfant... Comme Roméo et Juliette, les deux jeunes gens sont frappés du même coup: l'amour les pousse l'un vers l'autre... Et, — en dépit des gais sarcasmes de son ami Benedict, qui pour jamais a fait vœu de célibat, — Claudio, comme seule récompense du service qu'il rendit au roi, obtient de lui que, séance tenante, il le marie à Hero... Leonato y consent avec joie; et la timide Hero accepte, l'âme enivrée,

l'amant que lui présente le roi, et ce, — malgré les joyeux quolibets de sa cousine Beatrix, l'ennemie jurée de Benedict, — celle-là même que, selon Shakespeare, ce gai seigneur surnomme volontiers tantôt M<sup>me</sup> Dédain, tantôt M<sup>me</sup> la Langue... (ce qui n'est pas d'ailleurs trop durement qualifier cette « spirituelle femelle », qui ne laisse pas au pauvre Benedict, son « Tranche-Montagne », comme elle dit, un seul instant de repos, et en médit, au besoin, jusqu'à la calomnie.)

Le mariage, que Claudio souhaitait pour le lendemain, doit avoir lieu dans huit jours. — Il n'en faut pas moins pour préparer les fêtes que rêve Leonato, pas moins non plus pour faire réussir le petit complot dont le roi don Pèdre a l'idée... Ce jeune et charmant monarque s'est mis en tête de ne point quitter Messine sans avoir uni Beatrix au cavalier qu'elle déteste et qui le lui rend si bien... « Ce sont là jeux de prince, » — et surtout de prince ami des amoureux... Car ils le sont l'un de l'autre, quoiqu'ils se le veuillent cacher, Benedict et Beatrix...

Souriant de leurs querelles blessantes et sans cesse renouvelées, le vieux Leonato n'a-t-il pas dit tout à l'heure :

Je ne m'en émeus guère  
Et ne vois, à travers tous ces combats livrés,  
Que le choc de deux cœurs l'un vers l'autre attirés.

Une ruse grossière, — la même pour tous les deux, — suffira à tromper ces deux écerclés ou à les éclairer sur leurs vrais sentiments... On fera en sorte que Benedict, caché dans un bosquet du parc, entende le roi s'entretenir avec son ami Claudio et avec Leonato de la folle passion que Beatrix a pour « ce fou de Benedict », et dont, s'il faut les en croire, elle mourra sans vouloir l'avouer; — il suffira que, l'instant d'après, Beatrix elle-même soit abritée derrière le banc où Claudio et Hero, avertis de sa présence, viennent parler, par malice, de l'amour désespéré de Benedict pour son implacable ennemie et gémir traîtreusement sur une situation où ils ne voient point d'issue... Et voilà nos deux écerclés pris au piège!... Touchés soudain de la grâce, ils n'auront plus qu'à jouer maintenant, — y compris le dénouement, — la charmante comédie des *Fausse Confidences*...

C'est à ces doux et gracieux jeux que s'est passée la veille des noces de Claudio et d'Hero... Les fiancés comptent les heures...

Soudain, comme le soir tombe, survient don Juan, soucieux... Lui, n'a pas pardonné à son frère sa victoire ni son généreux pardon, et prétend se venger de Claudio, le principal auteur de sa propre défaite, par une affreuse noirceur.

Un homme à lui, le seigneur Borachio, sorte d'ivrogne sans consistance, a récemment séduit une fille de chambre d'Hero... Par ordre de don Juan, cette fille prendra, cette nuit même, la robe de sa maîtresse et, tandis qu'un narcotique assurera le sommeil d'Hero, se montrera, vers minuit, sur le balcon de celle-ci, en compagnie de Borachio, qui passera

ainsi pour l'amant de la jeune fille... La chose réussit à souhait.

Averti par don Juan, en présence du roi, de la trahison d'Hero, Claudio a refusé d'y croire et repoussé avec indignation l'idée même de s'en assurer. Un conseil de don Pèdre l'a fait se raviser.

Al'heure dite, accompagné seulement de don Pèdre et de don Juan, il est sous la fenêtre d'Hero, alors éclairée par la lune : une femme, mise comme sa fiancée, s'y montre aux bras de Borachio, qui lui donne le baiser d'adieu et descend prestement par une échelle de soie...

C'était donc vrai!... Accablé de douleur, Claudio laisse s'enfuir le grossier séducteur... Lui, n'a plus qu'à quitter Messine, quand il aura puni l'infâme... Il relève brusquement la tête. Il a trouvé sa vengeance...

Je reste encore un jour, Car c'est demain qu'Hero couronne mon amour! Comme il est convenu, rendez-vous à l'église. Quand elle a pris parti, l'âme se tranquillise!

Et le lendemain, devant l'autel brillant, tout paré pour le mariage, il laisse s'accomplir, selon le rite accoutumé, la plus grande part de la cérémonie, — jusqu'à la minute suprême où le prêtre doit joindre à tout jamais, pour l'éternelle bénédiction, les mains des deux époux... Alors, il crache son mépris à Hero égarée... « Reprends ta fille, elle est trop chère! » dit-il à Leonato...

Est-ce vous qui parlez? — Oui, c'est moi! Je prétends Qu'on ne me prenne pas pour dupe plus longtemps. Et dis que sa conduite envers moi me délie, Et que je ne veux pas d'une femme avilie!

Éperdu, Leonato implore l'appui du roi. Mais don Pèdre est encore plus méprisant :

Que dirais-je? ...Je meurs de honte à la pensée Qu'une telle union fut par moi commencée, Et que j'ai pu servir un jour d'entremetteur Entre une courtisane et mon libérateur!

Et, laissant le vieillard stupéfait sous l'insulte, Claudio revient vers Hero, inerte, prosternée dans ses blancs vêtements. En la voyant si chaste, si séduisante, il sent redoubler sa colère :

Belle et perfide Hero, sous la honte écrasée, Quel ange dans le ciel ne t'aurait jalouée, Si ton âme avait eu la moitié seulement Des grâces qui paraissent ton corps svelte et charmant? Même à présent enror, tu gardes ton air chaste! De la surface au fond, toujours même contraste!... Oh! quel mal tu m'as fait! ...Tu parlais de poison? J'ai bu le plus amer! Après ta trahison, Hero, toute croyance est morte dans mon âme, Et je maudis l'amour, et je maudis la femme, Et je maudis l'azur dont se vêtent les cieux, Depuis que j'en ai vu la douceur en tes yeux!

Sans pitié pour la douleur de Leonato, le roi confirme, dans ses détails, l'aventure dont il fut témoin et qu'Hero ne peut expliquer. Pour lui, Claudio est la première victime; il l'entraîne donc au dehors et tous deux, ainsi que don Juan, laissent Leonato penché, comme insensible, sur le corps

de sa fille, qui s'est évanouie sur les marches de l'autel.

L'apostrophe du vieux père est admirable :

Ne rouvre pas les yeux! Je craindrais trop d'y lire, Toi que je bénissais, qu'il me faut te mandirer. Morte, je ne sais rien, tout demeure caché, Et tu restes pour moi la vierge au front penché, Celle que, toute blanche en sa robe de moine, Je vais ensevelir au fond de ma mémoire, L'Hero du temps passé, non l'Hero d'à présent!... O nature! Fallais, autrefois, l'accusant, Lorsque tu prodiguais aux pauvres la famille, De ne m'avoir jamais accordé qu'une fille! Faut-il que je me plains aujourd'hui de mon lot, Et, n'ayant qu'un enfant, d'en avoir un de trop? Ange dont si longtemps j'attendis la venue, Hero, coupable Hero, pourquoi t'ai-je obtenue?... Ah! si j'avais un jour en route ramassé Quelque enfant oublié sur le bord d'un fossé, Pour lui donner mes biens et le nom de ma race; Si c'était cet enfant qui fût à cette place, Je me dirais : « C'est un vieil instinct renaissant, « Mais cette abjection ne sort pas de mon sang! « Cela n'est pas de moi! Non, toute cette honte, « Seul, le père inconnu la doit prendre à son compte! » Mais c'est ma fille, ô Dieu! ma fille qu'il me faut Dans l'horrible borborygme voir tomber de si haut!... Je rougissais de moi, pauvre homme, devant elle, Tant sa grâce passait toute grâce mortelle! Rien qu'à la regarder le chagrin s'en allait, Et comme un ciel d'été mon âme s'étoilait. Ah! plutôt que ton nom soit marqué d'infamie, O ma petite Hero! si tu n'es qu'endormie, Puisqu'il efface tout, accepte le trépas, Ne te réveille pas, ne te réveille pas!

Devant tous, devant son père même, Hero passe donc pour coupable. Le moine qui, dans Shakespeare, défend son innocence, demeure ici complètement muet.

La seule Beatrix atteste qu'on la calomnie sûrement! Elle veut que Benedict aille tuer Claudio, son frère d'armes, cette moitié de lui-même... Et comme, atterré, il hésite, elle le congédie du geste :

Sur vous je ne prends plus le change Et je garde mon cœur pour qui m'aime, — et nous venge!

Et, ma foi, Benedict en est venu à l'aimer tant, qu'il ira provoquer Claudio!...

Il le trouvera d'ailleurs inconsolé... Car il aime toujours Hero, il l'aime plus que jamais... Vêtu de deuil, il va, les yeux fixés sur l'horizon, n'écoulant rien, fermant l'oreille aux secours affectueux de l'amitié de don Pèdre... Il montre au roi les rochers que dore le soleil couchant :

Hélas! ...Voyez ce roc que le soir illumine : La mer, sans se presser, sous lui creuse sa mine. Et, pour venir à bout du géant dévasté, Elle épargne la force, ayant l'éternité; De même ma douleur qui vous semble apaisée : Par elle, ma pauvre âme est lentement usée; Elle ronge sans hâte ainsi que le flot bleu. Et j'en mourrai bientôt, — et c'est là mon seul vœu!...

C'est en cet état que Claudio doit subir d'abord les reproches cruels, mais pleins de noblesse, de Leonato, qui ne peut pas se pardonner d'avoir, sur son témoignage, douté de l'honneur de son enfant et veut en vain lui faire tirer l'épée; — en cet état aussi que, insulté par Benedict, il est au point de se battre avec lui, malgré la présence du roi...

Mais voici qu'on amène au gouverneur de Messine les deux prisonniers que, — la nuit dernière, au tableau précédent, — nous avons vus comparaître devant le sire Gandolfo (le Dogberry de Shakespeare), le chef ridicule de la garde bourgeoise... Un d'eux est le vil Borachio, qui, plus ivre que de coutume, a raconté trop haut à son ami Conrad l'ignoble ruse de don Juan. Ce récit, Conrad, indigné, le répète à présent au roi et à Leonato, devant Benedict et Claudio... (Ici je ne puis m'empêcher de regretter l'admirable mot que Shakespeare a mis dans la bouche de celui-ci : « J'ai bu du poison à chaque mot qu'il a dit. »)

Comment expier maintenant la mort d'Hero?... — En allant, — dit Leonato imploré à ce sujet par Claudio, — faire, cette nuit même, amende honorable, à la place où elle fut outragée...

Elle repose Dans cette église! Il faut, ce soir, à la nuit close, Vêtu de deuil, tenant à la main un flambeau, Aller l'agenouiller auprès de son tombeau. Là, confesse tout haut ton erreur meurtrière, Qu'aux chants religieux se mêle ta prière, Et ta voix, dont jadis la douceur m'enivra, Sois-en sûr, Claudio, ma fille l'entendra!

Le roi veut partager cette pénitence; et, devant la tombe, après s'être accusé de son meurtre involontaire en des stances d'un fort beau mouvement poétique, — dont tout l'honneur revient à l'adaptateur, car elles ne sont pas dans le texte anglais, — Claudio s'engage, de plus, par serment, à réparer l'insulte faite à la petite morte par tel autre acte qu'il plaira à son père de lui imposer... « Pour rendre l'honneur à ma famille, tu dois y entrer, — répond Leonato; — j'ai une nièce que j'ai toujours cachée; sois son époux! — Je le serai donc, Monseigneur, » lui dit Claudio douloureusement surpris.

Mais j'irai sans la voir, l'œil à jamais fixé Sur le cher souvenir en mon âme bercé, Et n'entendant jamais, dans le rêve ou la veille, Que le seul nom d'Hero chanter à mon oreille!

... S'ouvre alors la tenture qui masquait l'autel, illuminé comme pour les noces d'Hero...

Deux jeunes femmes en blanc, masquées de noir, se dressent immobiles sur les marches...

Claudio offre, à genoux, son anneau à celle que lui désigne Leonato!... Le prêtre bénit; le masque tombe... C'est Hero qui nous est rendue!... Son père l'avait voulue morte, tant que son innocence n'aurait pas éclaté. C'est Hero que Claudio serre de nouveau entre ses bras!...

Et c'est par là que la pièce de M. Louis Legendre diffère le plus de son modèle : il nous a caché cette ruse jusqu'au dénouement, tandis que Shakespeare nous met tout de suite dans la confidence. — L'intérêt dramatique gagne incontestablement à cette modification, — comme il a gagné aussi, ce me semble, à la suppression du personnage inutile d'Antonio, frère de Leonato, à la transformation de la suivante Marguerite en personnage muet, et à la

mise en action de la scène du balcon qui, dans Shakespeare, fait l'objet d'un récit.

Inutile, n'est-ce pas, de dire à présent, pour achever, que l'autre fiancée masquée est Beatrix et que l'aimable Benedict va l'épouser...

Fai médité de l'hymen du temps où je pensais Que jamais en mon cœur ce dieu n'aurait accès. Je me marie! eh bien, la perspective change; Je vais du mariage entonner la louange! Tout peut se soutenir, et je serais mari De perdre le bonheur pour gagner un pari!

C'est un très grand succès que vient d'obtenir M. Louis Legendre. — *Cynthia* l'avait déjà fait connaître pour un délicat; — *Beaucoup de bruit pour rien* le classe comme un poète dramatique du plus brillant avenir.

M. Benjamin Godard a écrit, pour cette pièce, une admirable musique de scène. — La pavane et le passe-pied du premier acte, et surtout la grande phrase religieuse du mariage, qui revient au dénouement, sont d'une véritable beauté.

Enfin M. Porel a sa très grande part du triomphe par la façon absolument artistique dont il a monté ce bijou. C'est tout bonnement merveilleux. Il y a lieu de remarquer aussi qu'il l'a fait fort tranquillement, sans espoir de grosses recettes et sans appels bruyants à la réclame, ce qui nous met bien loin des mœurs d'aujourd'hui, — dont ces mots : « Beaucoup de bruit pour rien », pourraient être, hélas! la devise.

Il faudrait des demi-dieux pour interpréter Shakespeare, et les demi-dieux se font rares.

L'Odéon s'est donc contenté de nous offrir des mortels fort convenables.

M. Paul Mounet est plein de noblesse, de douleur sobre et contenue dans le rôle de Leonato, et son attitude générale y est, en outre, d'une ligne superbe; — M. Amaury est un Benedict de bonne compagnie; — M. Marquet, sans être un Claudio très ardent, a fait preuve, dans ce personnage, d'une grande justesse et de beaucoup de sentiment; — M. Rebel est un beau roi don Pèdre; — M. Cornaglia, un Gandolfo très réjouissant; — M. Colombey, une spirituelle canaille de Borachio; — M. La Roche, un don Juan bien trop mièvre pour un traître.

M<sup>lle</sup> Sisos est une charmante et spirituelle Beatrix, à qui les sombres pensées et les situations graves répugnent visiblement; — M<sup>lle</sup> Panot, un Hero un peu trop uniformément triste; — et M<sup>me</sup> Crosnier fait avec autorité un personnage de duègne, d'une douzaine de vers.

Les petits rôles sont bien tenus par MM. Jahan, Vandenne, Calmettes, Chautard, Coquet et Dalier. Les décors et les costumes sont des chefs-d'œuvre de goût.

Puisse cette belle représentation être le signal du retour de la poésie au théâtre, qui est son légitime domaine, et dont elle est bannie depuis si longtemps!...

RENÉ-BENOIST.

NOTES DE THÉÂTRE ET DE MUSIQUE

Autres spectacles nouveaux :

Au Palais-Royal, *le Club des Pannés*, revue de MM. Wolff, Blum et Toché (ombres chinoises de Caran d'Ache; délicieux costumes de M. Bianchini; — aux Bouffes, reprise de *la Timbale d'Argent*; — à Cluny, *Boul'Mich'Révue*, de MM. Milher et Numès (costumes de M. Bianchini); — au Château d'Eau, reprise de *la P'tiote*, de M. Maurice Drack; — à la Gaité, *Dix jours aux Pyrénées*, voyage circulaire et luxueux de MM. Paul Ferrier et Louis Varney, costumes de M. Job; — à l'Ambigu, *Mathias Sandorf*, tiré du roman de M. Jules Verne par MM. Busnach et Maurens; costumes de M. Bianchini; — à la Renaissance, *le Roi Koko*, une vraie drôlerie de M. Alexandre Bisson; — aux Nouveautés, *les Délégués*, de MM. Émile Blavet et Fabrice Carré, musique de M. Banès; — aux Variétés, *Nos bons Jurés*, de MM. Paul Ferrier et Fabrice Carré, pour les débuts de M<sup>lle</sup> Milly-Meyer; — à l'Éden, reprise de *Brahma*; — aux Bouffes, *le Microbe*, de

MM. Maxime Vitrac et G. Dufresne; — à Déjazet, *la Grenouille*, de MM. Grisier et Boucheron.

A la Comédie-Française: débuts de M<sup>lle</sup> Maria Legault, dans *le Legs*; de M<sup>lle</sup> Rachel Boyer, dans *le Légataire universel*; — pour l'anniversaire de Musset, spectacle coupé où a figuré *la Nuit de Juin*, un petit acte composé pour la circonstance, en prose et en vers, par M. Maurice Le Corbeiller.

A l'Opéra-Comique: reprise du *Roi malgré lui*; — début éclatant de M<sup>lle</sup> Samé dans *le Café* (rôle de Virginie); — début plein de promesses de M<sup>lle</sup> Arnoldson, dans *Mignon* (rôle de Mignon).

NÉCROLOGIE: Arsène de Cey (M. Chèse de Cahagne), un des membres fondateurs de la Société des auteurs dramatiques; — Donon, secrétaire de la Porte-Saint-Martin; — le pianiste Léon Guyot; — l'éditeur Charles Lahure; — M<sup>me</sup> Dartaux, de l'ancienne Renaissance. R. B.

EXPLICATION DES DESSINS

LA TOSCA (Suite)

Compositions de M. THOMAS

FLORIAN TOSCA (deuxième acte). — Robe de bal satin vert lumière, bordée de guirlandes brochées d'or à deux tons; — jupe drapée à la grecque sur le devant, et tendue de côté sur un jupon froncé de crêpe blanc tout constellé et brodé d'or, tombant derrière en longue traîne carrée; — corsage décolleté en cœur, avec un double bouillon pour manche; — dans la ceinture, un entrecroisement biaisé de draperies; — sur l'épaule gauche, bouillonné de crêpe blanc et or venant se rattacher à la gorge; — à la ceinture, fine guirlande d'or et de pierreries; — gants blancs très longs; — cothurnes satin vert lumière soutachés d'or.

LE BARON SCARPIA (premier acte). — Habit noir mat à la française, avec neuf gros boutons acier taillé en diamant (les mêmes boutons sur les manches et à la cocarde du chapeau); — gilet noir en velours frappé très échancré dans le bas; — grand jabot de dentelles tombant presque jusqu'à la ceinture; — perruque poudrée; — culotte satin noir; — bas de soie noire brodés d'argent; — souliers vernis noirs à boucles d'acier taillé en diamant; — grand chapeau; — manchettes de dentelle; — gants de soie noire; — épée à fourreau noir et à poignée d'argent; — longue canne.

ALI-BABA (Suite)

Compositions de M. BIANCHINI.

ZOBÉIDE. — Mitre assyrienne satin blanc brodée d'argent; le haut en velours corail avec quatre perles d'or; sur le devant, bande de drap d'or rehaussée de saphirs, perles et rubis, arrêtée au bas par un gros rubis cabochon entouré de perles; — grand voile gaze de soie blanche lamée d'argent; — chemisette crépon de soie rose ouverte en cœur; — cafetan en ottoman corail garni satin blanc soutaché d'or à la

turque (les mancherons très courts, échancrés en flamme avec large garniture or, pierres et perles; les revers de la jupe satin pistache); — robe de dessous satin merveilleux safran brodé d'argent; — écharpe algérienne de soie garnie d'or et d'argent; — bas de soie blanche garnis d'or; — babouches sole corail garnies d'or; — bracelets, pendants d'oreilles et collier pierres et bijouterie.

MORGIANE (premier costume). — Turban gaze doña Maria, autour d'une petite calotte cachemire vieil or clair rayée satin pistache; — chemisette surah brodée de rose à la gorge; — veste très ouverte en cachemire vieil or clair, sur lequel sont posés des rubans de satin pistache, tenus par un point de soie rose vif brodé à la main; — jupe de dessus en mousseline de laine imprimée, croisillons mousse et palmes cerise brodées soie mousse de deux tons; — jupe de dessous en surah blanc brodée de rose; — ceinturon en tresses d'argent; — bas de soie blanche; — babouches cuir rouge; — bracelets et pendants d'oreilles en argent.

UN PIRATE DU FLEUVE. — Turban cachemire jaune formant mentonnière, à longues franges; — longue blouse cachemire blanc, bordée bleu, rayée bleu et ocre doux accolés, serrée au-dessus de la taille par une ceinture petit drap jaune à impressions rouges, et se divisant au-dessous pour enfermer les jambes jusqu'au genou; — maillot coton chair brûlée; — babouches cuir brut; — bidon de bois retenu par une cordelière blanche à glandes rouges; — yatagan à fourreau de cuir rouge.

UNE BOURGEOISE. — Petit bonnet de drap mat à gland de soie, garni de satin blanc brodé laine et or; — corsage mousseline de laine galonné et imprimé aux manches; — jupe cachemire imprimé; — ceinture petit drap ornée d'argent; — bas de laine brodés; — babouches cuir jaune; — collier d'argent.

E. M.

L'administrateur-gérant: A. Lévy.

Imprimerie D. Dumoulin et C<sup>ie</sup>, rue des Grands-Augustins, 5, à Paris.

BABIN, MAISON FONDÉE EN 1806

CHALAIN, SUCCESEUR

Costumier de la Comédie-Française

21, rue de Richelieu, Paris

COSTUMES HISTORIQUES POUR BALS TRAVESTIS

STELMANS

COSTUMIER DE L'OPÉRA

COSTUMES HISTORIQUES, GARDE-ROBES, ETC.

37, rue de Clavel, 37

PARIS

18, RUE DES MATHURINS  
PRÈS DE L'OPÉRA

**LE HAMMAM**  
BAINS TURCO-ROMAINS

SUDATION  
MASSAGE  
LAVAGE  
PISCINE  
SALONS DE REPOS  
SALON DE COIFFURE  
PÉDICURE, BUFFET  
HYDROTHERAPIE COMPLÈTE  
SALLE DE GYMNASTIQUE.

BAIN DES DAMES 47, B<sup>RD</sup> HAUSSMANN

Madame FLORET

COSTUMIÈRE CHEF DE L'OPÉRA

COSTUMES DE STYLES ET DE FANTAISIE

3, rue Lallier, 3

PARIS

MODES

MADAME VALÉRIE

65, rue Montmartre, 65

PARIS

CLODOMIR LEVENT

CHEF COIFFEUR DE DAMES

A L'OPÉRA

POSTICHES, PERRUQUES

COIFFURES DE SOIRÉES, ETC.

18, rue de la Tour-d'Auvergne, 18

PARIS

GRAT

CHAUSSURES POUR THÉÂTRE

Fournisseur de l'Opéra

CHAUSSURES HISTORIQUES & MODERNES

Faubourg-Montmartre, 42,

PARIS

Pour toute publicité, s'adresser à la PUBLICITÉ GÉNÉRALE, concessionnaire exclusive, 163, rue Montmartre, PARIS

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

**Costumes historiques des XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles**, tirés des monuments les plus authentiques de peinture et de sculpture, dessinés et gravés par PAUL MERCURI, avec un texte historique et descriptif par C. BONNARD. Nouvelle édition soigneusement révisée par CHARLES BLANC.

Trois magnifiques volumes in-4, imprimés avec luxe sur papier fort, et accompagnés de 200 planches très bien coloriées. — Prix . . . . . 250 fr.

**Costumes historiques des XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles**, dessinés par E. LECHEVALLIER-CHEVIGNARD, gravés par MM. FLAMENG, DIDIER, etc., avec un texte historique et descriptif par M. GEORGES DUPLESSIS, de la Bibliothèque nationale. — Ouvrage faisant suite aux *Costumes des XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles*, dessinés et gravés par PAUL MERCURI, et commentés par CAMILLE BONNARD.

L'ouvrage forme deux volumes in-4, composés de 150 gravures coloriées. Prix. 250 fr.

C'est dans le but de faciliter aux artistes, aux directeurs de théâtre, aux gens du monde eux-mêmes, curieux de remettre en honneur, à certains jours, les modes d'autrefois, des recherches qui seraient pénibles et souvent infructueuses, qu'ont été entrepris ces deux ouvrages qui, à vrai dire, n'en forment qu'un.

Bien que les costumes français tiennent une large place dans ces ouvrages, les autres pays n'y ont pas été oubliés.

L'Allemagne montre ses chevaliers empanachés et ses paysannes pittoresquement vêtues; l'Angleterre, ses lords drapés dans de riches manteaux brodés, ainsi que ses nobles duchesses; la Russie, la Norvège et la Pologne, leurs seigneurs riches ou pauvres, garantis par la fourrure des rigueurs du climat; la Hollande, ses coiffures singulières, que les Frisonnes ont conservées jusqu'à ce jour; l'Espagne, ses riches vêtements de soie et ses mantilles élégantes; enfin l'Italie, cette nation privilégiée, ne pouvait être oubliée dans un recueil de ce genre, et bien des emprunts y ont été faits à ses modes coquettes ou sévères.

**Costumes au temps de la Révolution, 1790-1791-1792-1793**, tirés de la collection de M. V. SARDOU, préface de M. JULES CLARETIE. Quarante eaux-fortes coloriées, gravées par M. GUILLAUMOT fils.

Un volume grand in-4, en carton. . . . . 40 fr.

**Costumes anglais, de 1795 à 1806**. Recueil de 25 eaux-fortes coloriées, gravées par M. GUILLAUMOT fils.

Un volume grand in-4, en carton. . . . . 25 fr.

**Costumes de l'Opéra, XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles**, avec une préface de CH. NUIER, archiviste de l'Opéra.

Cinquante planches, fac-similés à l'eau-forte en couleurs, par A. Guillaumot fils.  
Prix. . . . . 100 fr.